

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Page 262 comporte une numérotation fautive: p. 266.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

VII.

— Venez-vous donc me donner de ses nouvelles, cher monsieur ? Ah ! cent fois merci !

— Mais non, au contraire, c'est moi qui vous réclame son adresse.

— Oui, oui, j'entends bien, vous arrivez pour me parler d'elle. Ah ! la divine et suave créature ! elle a pensé à moi et elle s'est dit : " Mon tendre ami doit être inquiet." Oh ! oui, je vous en réponds, j'ai été inquiet quand j'ai passé ce matin chez son concierge et qu'il m'a répondu ce que vous savez.

— Que diable me conte-t-il là ? se dit Paul qui voulut l'interrompre.

Mais Thomas était lancé.

— Non, laissez-moi parler. Je vous ai écouté assez patiemment tout à l'heure quand vous m'écoutez vos phrases. Chacun son tour. Je veux que vous disiez à cette miguonne méchante, qui vous envoie, tout le mal qu'elle m'a fait avec son innocente plaisanterie.

— Quelle plaisanterie ? demanda l'hôte qui perdait pied dans ce dialogue.

— Je vous dis : Plaisanterie... et non point : Pâtisserie... vous êtes donc sourd ? oui, plaisanterie. Comment ? hier soir, chez le docteur, je la vois sombre, nerveuse... un noir souci flétrissait les lis et les roses de son visage. Privé du bonheur de la reconduire par Mme de Jozères qui lui offrait sa voiture, je rentre chez moi, où l'inquiétude me fait passer une fiévreuse nuit d'insomnie. Ce matin, au

premier chant du coq, je cours chez le concierge du cher ange, o qui m'apprend cet homme... je n'ai pas besoin de vous le dire... puisque vous le savez aussi bien que moi...

— Quoi ? quoi ? quoi ? beugla Paul Avril.

Quand la voix arrivait à un pareil diapason, Thomas Caduchet pouvait entendre.

— Comment ? quoi ? feignez donc de l'ignorer... ne savez-vous pas que Madame Pillois a disparu ?

— Disparu ! fit Paul stupéfait.

— Oui, ce matin, dès l'aube, elle a quitté son domicile sans dire où elle allait. Elle a laissé une lettre à son concierge avec ordre de la porter le plus tôt possible chez Mme de Jozères. J'ai couru bien vite chez cette dame pour connaître le contenu de la missive. C'était une prière de vendre son mobilier au profit des pauvres.

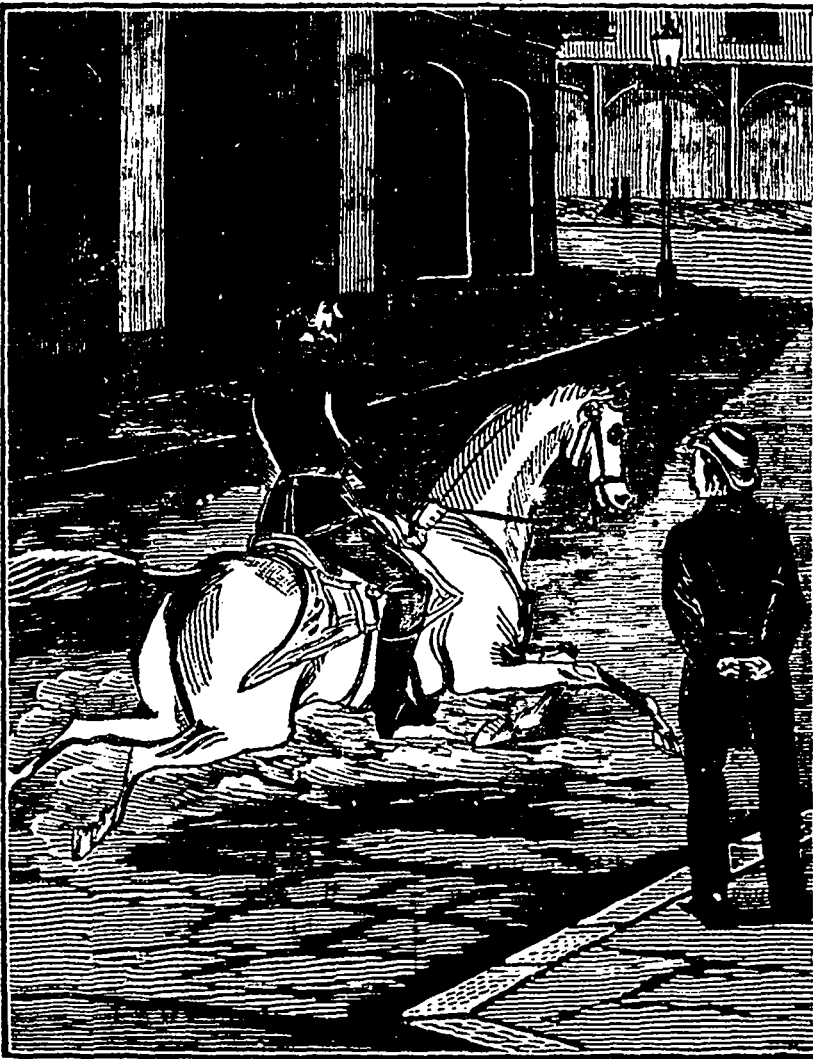
Paul n'écoutait plus le sourd. Frémissant de rage, il se demandait quelle manœuvre maudite avait si subitement rompu dans sa main ce premier fil découvert qui le devait conduire à retrouver sa famille.

Il n'avait plus rien à faire chez Caduchet, dont le cocasse désespoir lui était indifférent. Il prit donc son chapeau et se dirigea vers la porte.

En le voyant partir, Caduchet s'écria d'une voix plaintive :

— Eh bien, jeune étourdi, vous décampez ainsi sans songer à me transmettre la commission que l'adorable dame Pillois vous a donnée pour moi !

— Mais, affreux pot, c'est au contraire moi qui venais pour vous prier de me faire trouver avec elle.



Sans s'être aperçut qu'il était observé, le comte partit au galop...

—Ah ! bon ! j'entends. Quai de la Tournello. Tiens c'est là qu'elle s'est réfugiée ?

A cette dernière épreuve, le jeune homme, qui ne se souciait plus de recommencer le dialogue aux hurlements, ouvrit la porte et s'élança par l'escalier. L'obésité de Thomas ne lui permettait pas de le poursuivre. Aussi se pencha-t-il sur la rampe en oriant à pleins poumons :

—Quai de la Tournello, très-bien ! mais vous ne m'avez pas dit le numéro ? De grâce ! le numéro ?

Quand, de retour au logis, Avril conta au vieux domestique le départ de la veuve, Bourguignon braula la tête :

—Dame, dit-il, la guerre est déclarée, vos ennemis prennent leurs précautions.

—Mais qui donc a eu intérêt à faire disparaître Mme Pillois ? s'enquit le maître, troublé par ce premier obstacle qui se dressait sur sa route.

—Oh ! oh ! fit le plaide domestique. Monsieur va un peu trop vite. On n'a pas fait disparaître la veuve ; elle est volontairement partie... seulement cette fuite a dû lui être conseillée par quelqu'un.

—Par qui ?

—Ah ! voilà ce qu'il nous faut découvrir adroitement... plus adroitement que vous n'avez procédé ce matin... surtout moins à la légère.

—Que veux-tu dire ? demanda le jeune homme étonné du reproche que contenaient ces paroles.

—Que monsieur veuille bien me permettre de lui dire qu'il ne réfléchit pas assez. Ainsi, ce matin, monsieur a bondi au mot de Bédouche qui est le nom de famille de la veuve, et tout de suite il est tombé en arrêt devant ce nom. Quand je lui ai commencé le récit Pillois, je l'ai prévenu qu'il y avait parti à en tirer. Or, au lieu de creuser à fond les événements de cette histoire, monsieur n'en a déduit que cette burlesque conclusion qu'il était fils de cette femme.

—Ainsi la Pillois n'est pas ma mère ?

—Pas plus que Caduchet n'est votre père ; non, cent fois non.

—Tu en as la preuve ?

—Pas la moindre. Mais, pour en être certain, il suffit de réfléchir un peu plus que vous ne l'avez fait ce matin. Où donc Caduchet et la Pillois, qui ne possèdent que bien juste de quoi ne pas mourir de faim, auraient-ils pris ces cinq cents francs de pension qui, chaque mois et pendant plusieurs années, vous sont arrivés par la poste ?

—C'est juste, dit Avril convaincu.

—Donc, c'est une autre main qui vous les envoyait... et, peut-être, est-ce aussi cette même main qui a écarté la veuve de votre route. Voulez-vous que nous cherchions ensemble quelle est cette main ?

—Oui, cherchons.

—Ce que la Pillois peut avoir été avant son mariage, voilà ce que nous ignorons. Mais dans mon réoit, il e-t un point qui aurait dû vous arrêter. Pourquoi de Jozères était-il si empressé à procurer un mari à cette vieille fille ? Quel service passé récompensait-il en la mariant à Pillois, auquel il créait ensuite une fort jolie position ? Ne lui payait-il pas plutôt l'aide qu'elle avait pu lui prêter dans quelque mystérieuse affaire ?... tenez, monsieur, il y a gros à parier que c'est elle qui vous avait mis, tout jeune, entre les mains de son frère, le fermier de Bresles. Reste à savoir si elle n'agissait pas pour le compte de M. de Jozères. Voilà ce que les faits semblent donner à croire.

Avril dressa vivement la tête à cette supposition.

—Non, non, fit Bourguignon, ne dites rien... gardez-vous de prendre encore une fautive piste comme ce matin. Dans ce moment, j'en affirme rien ; j'étudie simplement le passé en cherchant à en extraire ce qui peut nous instruire.

—Alors tu pencherais à soupçonner l'ancien magistrat d'avoir conseillé la fuite à Mme Pillois pour faire disparaître un témoin du passé ?

—Peut être.

—Je vais le savoir, déclara Paul en se préparant à sortir encore.

Mais, avant d'arriver à la porte, il trouva le valet qui s'était hâté de lui barrer le passage :

—Monsieur veut-il me permettre de lui donner un bon... très-bon conseil ? dit-il gravement.

—Parlo.

—Eh bien ! je conseille à monsieur de remonter là haut dans son grenier et de se remettre la corde au cou. Mettons que rien ne se soit passé... et bon voyage.

—Ah ça, voyons, mon brave, que signifie cette funèbre plaisanterie ?

—Elle signifie que monsieur n'est pas de force pour la lutte entreprise. En fin de compte, il se fera rouler et il lui faudra retourner à sa corde... mieux vaut donc que ce soit tout de suite.

—Que me reproches-tu ?

—Le manque de patience et de ruse. Si j'étais vous, j'aurais arrêté, vous alliez chez M. de Jozères ?

—Oui, tout droit.

Le bouhomme reprit doucement le chapeau des mains de son maître, en disant :

—Avant de commettre une pareille imprudence, monsieur veut-il que nous raisonnions d'abord ?

—Soit ! raisonnons, maître Bourguignon, dit Paul d'un ton qui trahissait un peu de révolte contre cet empire que le serviteur prenait sur lui.

Le vieillard parut ne pas deviner cette mauvaise humeur et continua :

—Monsieur a-t-il très mûrement étudié sa position ? Il tient des coquins par leurs secrets en échange desquels il leur demande la fortune. Le marché est clair, net, bien posé. Or, qu'avez-vous qui vous appuie ? La peur que vous inspirez à ces gens. Montrez-leur que, eux aussi, ils vous tiennent par un fil quelconque, et ils cesseront de vous redouter... et alors, comme je vous le disais, ils vous rouleront.

—Oh ! je ne tomberai pas sans me venger.

Bourguignon fit une légère moue.

—Eh ! eh ! ajouta-t-il, belles paroles que tout cela. Quelle vengeance pouvez-vous en tirer ? Les livrer à la justice ? Soit ! Mais quand la justice les aura punis, en serez-vous plus avancé ? Vous vous trouverez Gros-Jean comme devant et toujours aussi pauvre que Job. La succession du chevalier sera restée stérile entre vos mains. Exploitez-la, croyez-moi ; tirez-en jusqu'au dernier sou qu'elle pourra produire... mais ne parlez pas de justice, c'est de l'enfantillage.

—Ainsi, je dois les attendre ?

—Oui, laissez-les venir, vous n'en serez que plus fort. Et, jusqu'à ce qu'ils se soient décidés à faire des offres, prenez du bon temps. Montrez-vous au grand jour, partout où va la foule... mais méfiez-vous, et, par cela même qu'on vous laissera plus

tranquille, dites-vous bien qu'on vous prépare quelque vilain traquenard.

—Allons, je suivrai ton conseil ; j'attendrai.

—Parfait !

—Maintenant, me rends-tu ma liberté ?

—Oh ! de grand cœur ! Monsieur me pardonnera la licence que j'ai prise tout à l'heure de lui barrer la route ; mais là, vrai ! il allait faire une bêtise.

—Et je le reconnais, mon vieil ami, répliqua Paul en frappant affectueusement sur l'épaule de son serviteur avant de partir.

Bourguignon écouta retentir le pas du jeune homme qui s'éloignait et murmura :

—Trop de feu ! trop d'audace !... et pas assez de prudence... ils n'en feront qu'une bouchée, si je ne veille sur lui.

De même que l'élève qui est parvenu à se débarrasser de son maître, Avril s'enfuyait joyeux, en se disant :

—Un peu trop sermonneur, le bon vieux !... et pas mal poltron aussi ! ce trembleur voit du danger partout. A l'entendre, il semblerait que je marche perpétuellement sur des chaussetrapes.

Comme il allait atteindre les dernières marches, un monsieur se préparait à monter l'escalier. Dans cet arrivant, il reconnut de Jozères.

—Ah ! monsieur Avril, j'allais chez vous ! fit l'ex-magistrat, après le salut échangé.

—Vous plaît-il que nous remontions ? proposa l'héritier.

—Nullément ; je n'avais que deux mots à vous dire... où plutôt, qu'une offre à vous faire. C'est aujourd'hui le jour de loge aux Italiens de Mme de Jozères. Vous serait-il agréable d'y accepter une place ? Le docteur doit être des nôtres.

La voix de la méfiance murmura au jeune homme de ne donner qu'une réponse vague et de n'aller au théâtre qu'après avoir consulté Bourguignon. Mais, nous l'avons dit déjà, l'esprit de révolte s'était éveillé en lui. Tout en reconnaissant qu'il dépendait du vieux domestique, il pensait à se soustraire, pour les détails, à cette tutelle qui froissait sa fierté. Aussi, sans se demander s'il agissait bien, il s'empressa de répondre :

—Veuillez remercier Mme de Jozères de sa charmante proposition que j'accepte.

—Faites mieux, venez la remercier vous-même en acceptant aussi notre dîner. Nous ne sommes qu'en famille, proposa tout souriant de Jozères.

Cette fois Paul fut prudent.

—Impossible, dit-il. J'ai déjà, malheureusement, accepté une autre invitation.

—Alors je me résigne à remettre à un autre jour le plaisir de vous recevoir, répliqua l'ex-magistrat en tirant son carnet.

Sur le dos d'une carte, il traça un chiffre au crayon.

—Crainte d'oubli de votre part, voici le numéro de la loge, ajouta-t-il en lui tendant la carte.

Durant la seconde que ce dernier avait écrit, Avril s'était dit en l'examinant :

—Oui, ce doit être lui qui a fait fuir Mme Pillois.

—Vous sortiez, reprit M. de Jozères. J'ai là ma voiture ; voulez-vous que je vous mette sur votre route ?

—Oh ! je jartais sans autre but que de marcher au hasard pour me mettre en appétit.

—Alors laissez-moi vous conduire jusqu'à l'entrée des Champs-Élysées, la promenade vous y sera plus agréable, insista poliment le gendre de Perrier.

—Avec plaisir ! fit Paul qui, sans projet arrêté, accepta cette façon de passer son temps.

Dans la rue piaffaient les deux magnifiques chevaux d'une élégante voiture dans laquelle il prit place. Au train dont partit l'attelage, quelques minutes devaient suffire pour atteindre l'endroit désigné.

Sans doute que M. de Jozères pensa qu'il avait peu de temps à perdre, car, au troisième tour de roue, il se pencha vers Avril, et, avec ce calme qui avait tant surpris le jeune homme la première fois, il prononça :

—M. Perrier et moi, nous nous sommes sérieusement occupés de votre avenir, cher monsieur. Nous croyons pouvoir bientôt réaliser toutes vos espérances.

—Je le souhaite... dans l'intérêt de tout le monde, appuya carrément l'héritier, enahanté de faire sentir l'éperon au coquin à si vénérable tête.

L'ex-magistrat demeura impassible à cette menace, et poursuivit :

—Je vous dirais ce que nous avons résolu, si je ne tenais à laisser au docteur le plaisir de vous l'annoncer lui-même. J'invoque votre patience jusqu'à ce moment.

—Vous avez demandé quarante-huit heures. Tant que le délai ne sera pas expiré, je n'agirai pas.

—Dites-vous vrai ? demanda vivement M. de Jozères en le regardant dans les yeux.

—Tout ce qu'il y a de plus vrai, répliqua Paul étonné de l'émotion de son ennemi.

—Alors pourquoi, avec de si bienveillantes dispositions, avez-vous donc commencé l'attaque ?

—Moi ! fit l'héritier.

—Oui, en nous retirant tout à coup Mme Pillois, devenue introuvable ?

—Moi ! répéta le jeune homme.

Mais si Avril était surpris par cette accusation s'adressant à lui, il lisait en même temps sur les traits de M. de Jozères la plus profonde stupéfaction d'apprendre qu'il était étranger à cette disparition.

—J'en accusais le docteur et vous, s'écria Paul.

—Perrier et moi nous avons cru que le coup venait de vous, répartit M. de Jozères avec un accent de sincère franchise.

Le calme de l'ex-magistrat était entamé. Son teint avait pâli, sa main tremblait et, perdant son sang-froid habituel, Avril l'écouta qui murmurait :

—Bricard... la Pillois... quel est donc celui qui, pour la deuxième fois, nous frappe ainsi dans l'ombre ?

La voiture, à ce moment, s'arrêtait au bas d'un des deux groupes des chevaux de Marly qui décoraient l'entrée des Champs-Élysées. Le valet de pied, assis à côté du cocher, sauta vivement à terre et vint ouvrir la portière près de laquelle il se tint immobile. Devant ce témoin, dont la présence brisait l'entretien, M. de Jozères sut maîtriser le trouble qui l'agitait et, raffermissant sa voix, il salua le jeune homme de cet adieu :

—Bonne promenade, cher monsieur, et à ce soir, aux Italiens.

—A ce soir, répéta l'invité en posant pied à terre.

Il se mettait en marche quand il entendit le maître dire au valet de pied qui attendait ses ordres :

—Quai Voltaire, chez le docteur. Que Louis presse ses chevaux.

—Oh ! oh ! pensa Paul, il a hâte de retrouver son compère

pour s'expliquer sur cette fuite de la Pillois qu'il m'attribuait.

Cette réflexion le fit tomber dans une profonde rêverie. A l'émotion qu'avait manifestée M. de Jozères, il était évident pour lui que gendre et beau-père n'avaient pas participé à la disparition de la veuve. Mme Pillois était-elle partie d'elle-même ? Non. Car, vieillie dans ses habitudes casanières, elle n'aurait pu rompre, en quelques heures, avec sa vie habituelle. Il fallait donc qu'une influence étrangère le poussât, au besoin même la contraignît à cette nécessité. Et dans quel but cet inconnu, qui intervenait mystérieusement, agissait-il ? Était-ce contre de Jozères et Perrier ?

— C'est ce que saurait découvrir Bourguignon, murmura-t-il.

Tout à coup le rire lui arriva en songeant à son domestique :

— Non, continua-t-il, le vieux n'est pas si malin qu'il se dit. Ne m'affirmait-il pas, il y a une heure, que c'était de Jozères qui devait avoir fait le coup de la Pillois ? Et l'effroi de celui-ci m'a prouvé qu'il n'est pour rien dans ce tour d'écamotage qu'il me mettait sur le dos et qui le terrifie maintenant qu'il m'en sait innocent... Décidément non, maître Bourguignon, malgré ses airs de prophète, n'est pas un devin. Qu'il me conte le passé, soit !... mais, pour le présent, j'y verrai toujours aussi clair que lui. Tout aussi bien que je ne lui ai pas encore soufflé mot de mon aventure du bal de l'Opéra, je ne lui dirai rien de cette soirée aux Italiens.

Et, sur cette décision prise, Avril, qui avait marché à l'aventure, secoua sa préoccupation morale pour ne s'occuper que de la foule qu'avait attirée sur la promenade cette belle journée d'hiver.

Des deux larges allées qui montent de la place de la Concorde au rond point, la voiture de M. de Jozères l'avait déposé sur celle de gauche, la moins fréquentée des promeneurs.

— Passons de l'autre côté, se dit-il.

A l'endroit où il mit le pied sur la chaussée pour la traverser, un coupé de maître stationnait le long de la bordure en granit, dans la direction du rond-point. En sens inverse de cette voiture, un cavalier avait arrêté son cheval et, un peu penché vers la portière, il causait avec la personne qui en occupait l'intérieur.

Au moment où Paul passait derrière le coupé, une voix de femme, voix doucement mélodieuse, disait :

— Il faut espérer qu'à ma prochaine visite je serai assez heureuse pour te trouver chez toi.

— Tu me vois désolé de ma mauvaise chance, répondit le cavalier.

— Viendras-tu aux Italiens ce soir ?

— Je n'ose le promettre.

— Ah ! alors, au prochain revoir, ajouta la dame dont le ton s'accentua affectueusement.

Avril s'était subitement arrêté derrière la voiture aux premiers mots qui avaient frappé son oreille.

— Où donc ai-je entendu cette voix ? se demanda-t-il.

Et, pour que ses yeux aidassent à sa mémoire, il remonta sur la contre-allée enfin de venir plonger, par l'autre portière, un regard dans le coupé.

Malheureusement il avait perdu à écouter un temps précieux, car, au même instant, sans doute sur un signal donné par la dame après son adieu au cavalier, la voiture partit à fond de train avant qu'il eût satisfait sa curiosité.

Mais, en quittant la place, le coupé avait démaqué le cavalier qu'il cachait et Paul, dans cet homme, reconnut le Toto l'Arsouille que Bourguignon lui avait dit s'appeler le comte de Valnac.

Certes, de ces deux noms, celui qu'il pouvait revendiquer à cette heure, c'était le dernier. Dans cet élégant cavalier, à la mise d'un goût exquis, au fier maintien, il eût été impossible de rien trouver qui rappelât le trivial et grossier personnage qu'on acclamait au bal.

Sans s'être aperçu qu'il était observé, le comte enleva son cheval qui prit le galop.

— Beau cavalier ! pensa Paul qui, tout en le suivant des yeux, traversait la chaussée pour venir, sur l'autre allée, se joindre au flot des promeneurs.

Pas plus sur ce côté que sur l'autre, il ne put se livrer à la bonne jouissance de la flânerie, car, à son dixième pas, la pensée qui se logea dans son cerveau lui fit tout oublier.

— Où donc ai-je entendu cette voix de femme ? ne cessait-il de se dire en fouillant sa mémoire.

Le public qui l'entourait dut le croire fou ou le voyant s'arrêter tout à coup, se frapper violemment le front et s'écrier :

— J'y suis ! j'ai trouvé !

Oui, il avait enfin trouvé, grâce à la rencontre de Toto l'Arsouille. Son souvenir l'avait ramené à cette première fois qu'il avait vu le chicard... à la loge... à la dame masquée qui lui avait parlé en russe. Alors cette voix, avec toutes ses intonations, avait vibré à son oreille et il s'était rappelé.

— J'y suis, se répéta-t-il, c'est la femme qui a commandé ma mort à Bricard et à Toto.

Aussitôt, dans son cerveau, se mit à tinter aussi une seconde voix, avec d'autres tons, également harmonieuse et suave.

Paul s'arrêta ébahi.

De ces deux voix, laquelle appartenait à son ennemie ? quelle était celle de la femme du souper ? Elles lui arrivaient maintenant bien distinctes à la mémoire et, par un étrange phénomène, il ne pouvait préciser à laquelle des deux femmes l'une ou l'autre voix était propre.

— Elles seraient là, me parlant, que je ne saurais désigner, au son de la voix, celle que j'ai conduite au restaurant.

Mais il se reprit immédiatement, car un incident du passé lui revint à l'esprit.

— Oui, oui, je reconnaîtrais celle du souper si, encore une fois, elle me faisait entendre cette touchante prière : " Oh ! je vous en supplie ! " qui m'a si profondément remué l'âme quand j'ai voulu enlever son masque. Oui, à cette accent si doux et enivrant, je saurais dire : C'est elle !

Tout à ses méditations, Avril, sans s'en apercevoir, s'était remis sur le chemin du boulevard.

— La femme qui causait tout à l'heure avec ce Valnac est-elle Mme de Jozères ?... elle qui se trouvait dans un coupé de maître quand je venais de quitter la voiture de son mari ? La fortune du ménage lui permet-elle deux voitures ? Je le saurai ce soir aux Italiens, où elle doit me recevoir dans sa loge,

Puis, tout pensif, il se demanda :

— Était-ce l'autre ?... celle du souper ?

Il eut un mouvement joyeux.

— Mais, s'écria-t-il, je puis la retrouver... la reconnaître. Ne lui ai-je pas entendu dire à ce Valnac qu'elle irait aussi aux Italiens... Elle sera ce soir dans la salle, je...

Avril s'interrompit pour lancer encore un bruyant éclat de rire :

—Je deviens stupide, en vérité. Qui me dira que c'est elle puisque je n'ai jamais vu son visage !

Cent mètres plus loin, il avait retrouvé toute sa hardiesse insouciance.

—A quoi bon me casser la tête ? On dit que les événements mènent l'homme... Eh bien, qu'ils me conduisent ! Au petit bonheur !

A l'heure voulue, il quitta le cabaret en vogue où il avait finement dîné et, après quelques tours de boulevard, il prit la route du Théâtre Italien. Malgré lui, ses préoccupations le ressaisirent comme il montait l'escalier qui conduit aux loges et il murmura :

—Depuis l'Opéra où elle donnait ses ordres à Bricard, Mme de Jozères, à la messe et au dîner du docteur, est restée muette pour moi. Espérons que ce soir il me sera donné d'entendre sa voix.

La toile venait de se lever au moment où il se présentait devant la loge désignée dont l'ouvreuse se hâta de lui ouvrir la porte.

Le premier coup d'œil d'Avril lui apporta un désappointement. Le docteur et de Jozères occupaient seuls la loge. Ce dernier, se levant à son arrivée, insista pour lui céder sa place tout en disant :

—Mme de Jozères vous supplie, par ma voix, d'excuser son absence. Elle a été forcément retenue par une douloureuse migraine qui l'a surpris au retour du bois.

—Ah ! vous avez conduit Mme de Jozères au bois ? demanda Paul, mis en éveil par ce détail.

—Non, diverses courses ont occupé ma journée. Elle est sortie seule.

—Je regrette alors d'avoir pu la priver pendant dix minutes de sa voiture dans laquelle vous m'avez fait monter tantôt.

—Oh ! ne craignez rien, ma femme a aussi son coupé, répliqua l'ex-magistrat.

Ce renseignement était tout ce que le jeune homme voulait savoir.

—C'était donc elle qui causait, en le tutoyant, avec le comte de Valnac, pensa-t-il.

Et son regard se promena dans tout la salle pour s'assurer si, bien qu'il eût dit non, le comte n'était pas présent à la représentation.

Il ne croyait nullement à la migraine de Mme de Jozères et s'apercevait un peu tard que le médecin et son gendre l'avaient adroitement attiré à un rendez-vous pour y décider de la paix ou de la guerre. La preuve lui en fut aussitôt donnée par le docteur qui, profitant d'un quatuor à grand fracas d'orchestre, dont le bruit ne permettait pas à ses paroles de dépasser la loge, se pencha vers lui en disant :

—Voulez-vous que nous parlions un peu de nos affaires ?

—Je vous écoute.

—Vous nous avez demandé d'assurer votre avenir. Donc nous avons pensé qu'une des premières conditions pour réaliser votre désir était d'abord de vous faire faire un beau mariage.

—Bien raisonné, mais...

—Oh ! nous avons prévu tous vos maïs. La personne apporte une dot de cinq cent mille francs.

L'énonciation de la somme fit avidement tressaillir notre héros.

—De plus, continua Perrier, elle est jeune, fort belle, de haute famille.

—Et vous la nommez ?

—Mlle Beauche d'Armangis.

A ce nom qui lui rappelait la gracieuse enfant qu'il avait vue à l'église, Paul eut un mouvement d'indicible étonnement. Affectant la plus profonde indifférence, il répliqua d'une voix moqueuse :

—Belle femme et grosse dot, c'est déjà fort bien... mais... vous voyez que vous n'avez pas prévu tous les maïs... et ma dot, à moi ?

Les deux complices échangèrent un triste regard. Il leur fallait s'exécuter.

—Oh ! dit le docteur avec un sourire contraint, mon gendre et moi nous y avons pensé et nous avons résolu de vous offrir une somme de...

Mais comme il allait approuver le chiffre, Avril tourna la tête pour se rendre compte d'un émoi qui courut tout à coup dans la salle, en même temps qu'un murmure d'admiration se faisait entendre.

Tous les regards convergeaient sur une loge dans laquelle venait d'apparaître une femme d'une éclatante beauté.

—Ah ! voici Mme d'Armangis qui arrive, annonça M. de Jozères.

VIII.

Si ce titre de dame n'avait été donné à celle qui lui apparaissait, Paul, tant la ressemblance était grande, aurait cru revoir la jeune fille qu'il avait entrevue à l'église. Non plus la jeune fille aux pudiques et modestes charmes, mais transformée en une beauté splendidement épanouie, consciente de son irréprochable perfection et sachant en faire valoir tout l'éclat.

Mme d'Armangis était coiffée des énormes nattes de sa riche chevelure blonde qui se relevaient sur le haut du cou dont elles laissaient voir tout le gracieux contour. Ses magnifiques épaules et sa poitrine émergeaient, éblouissantes de blancheur, d'un corsage en crêpe noir, recouvert de dentelles, coupé de bandes de velours brodées de grègues d'or. Quand, autour d'elle, toutes les femmes étincelaient de diamants, elle portait, aux oreilles, au cou et aux bras, une de ces parures artistiques ciselées par Castellani, le grand artiste romain qui commençait alors sa réputation ; bijoux qui ne pesaient peut-être pas ensemble dix louis d'or, mais dont l'art faisait monter le prix à plusieurs milliers d'écus.

Aussitôt assise dans sa loge, où elle était seule, elle passa en revue des yeux toute la salle, répondant aux saluts de ses amis par une petite inclination du bouquet de lilas blanc qu'elle tenait à la main. Quand son regard vint s'arrêter sur la loge de Perrier et de son gendre qui saluèrent, elle aperçut les yeux ardents d'Avril fixés sur elle. Sans paraître avoir rien vu, elle continua son inspection des loges, puis elle se tourna vers la scène, et, avec la plus profonde attention, elle écouta la musique.

Seulement, dans la pose un peu renversée qu'elle avait prise sur son fauteuil, pose trouvée du premier coup comme si elle n'avait pas été étudiée, il y avait une sorte de grâce qui ne pouvait échapper à l'héritier auquel Mme d'Armangis se montrait de trois quarts.

Muet à côté du jeune homme, le docteur avait sournoisement guetté du coin de l'œil l'effet produit sur son voisin par l'apparition de la superbe coquette. Au feu qui brillait dans les yeux de Paul rivés sur elle, Perrier eut un léger sourire.

—Eh ! eh ! se dit-il, ce garçon, si peu maniable pour nous,

s'adoucirait-il avec elle ? Bast ! pourvu que je retrouve mes lettres... tout chemin même à Rome.

Au contact de la main du médecin qui se posait sur son bras, Avril secoua l'étrange fascination qui lui avait fait oublier la situation présente.

—Voici votre future belle-mère, souffla le docteur en lui désignant du regard Mme d'Armangis toujours attentive à la scène.

Ce mot sonna mal à son oreille.

—Oh ! ma belle-mère ! fit-il, c'est un titre bien respectable pour une aussi jeune femme. Quo Mme d'Armangis ait épousé un frère de Mlle Blanche, je l'admets. Dites-moi qu'elle est sa belle-sœur, oui, c'est possible ; mais qu'elle soit sa mère, je le nie.

—Diable ! se dit Perrier, il mord vite à la grappe.

Et il répliqua :

—Je viens que Mme d'Armangis jouit d'une perpétuelle jeunesse, mais vous serez bien obligé de me croire quand la parfaite ressemblance de sa fille avec elle vous aura prouvé mon dire.

—C'est vrai, pensa aussitôt Paul auquel revint le souvenir de la jeune fille de l'église.

Que ce fût par le mariage de la fille ou par la galanterie de la mère qu'il fût délivré, le docteur ne voyait que le but à atteindre. La chance lui paraissant tourner vers la mère, il se mit à appuyer de ce côté :

—Oui, reprit-il, Mme d'Armangis a su conserver une bien remarquable beauté. C'est un fait qui n'est pas rare chez les personnes qui possèdent sa nature.

—Quelle nature ?

—Une tranquillité d'âme que rien ne saurait ébranler. L'absence d'émotions ou de chagrins est pour beaucoup dans sa persistante jeunesse.

—Mais il est une expression pour qualifier ces sortes de natures. On les appelle, j'en crois, des femmes sans cœur.

Le médecin prit un petit air effaré :

—Oh ! oh ! cher monsieur, que me faites-vous dire ? Mme d'Armangis ! Je ne prétends pas soutenir qu'elle manque de cœur, mais je puis affirmer que personne encore n'a su le faire battre.

—Ah ! vraiment ? fit Paul qui, involontairement, sentait sa curiosité s'intéresser à ces détails.

—Non, personne, répéta le docteur. Aussi, entre intimes, bien en confidence, Mme d'Armangis rit quelque-fois de n'avoir pas encore rencontré son vainqueur.

—En rit-elle bien franchement, croyez-vous ? appuya le jeune homme.

—Eh ! sait-on ce qui se passe dans le cœur des femmes ? Qui nous assure que, chez cette créature indifférente, il n'existe pas un immense désir de connaître tous les orages d'une passion vraie ? Seulement c'est le vainqueur qui n'arrive pas... l'homme qui ne suivrait point le banal sentier de la galanterie... l'homme hardi... qui oserait... que sais-je ? moi ! L'imagination de cette femme doit avoir caressé une chimère dont la réalisation la trouverait vaincue. On en a vu accepter des monstres après avoir refusé des beaux garçons comme vous... Expliquez cela, si vous pouvez ?

—Ah ! Mme d'Armangis n'a pas encore trouvé son vainqueur ? répéta Paul dont le regard alla se poser encore sur celle dont il parlait.

Le docteur éprouva un frémissement de satisfaction.)

—Toi, mon garçon, pensa-t-il, maintenant que j'ai amorcé ta vanité, je puis te servir à la belle qui se chargera de te retourner sur le gril.

Raide et grave, M. de Jozèdes avait paru complètement absorbé par la scène. À ce moment, il se pencha vers Perrier pour lui dire :

—Le rideau va tomber, ne vous paraît-il pas convenable, pendant l'entr'acte, que nous demandions à Mme d'Armangis la permission de lui présenter notre protégé ?

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

A NOS LECTEURS

La semaine prochaine nous commencerons la publication d'un nouveau roman. Ce chef-d'œuvre, comme celui maintenant en cours de publication, est tout à fait inconnu en Canada.

Étant beaucoup moins long que LES DRAMES INCONNUS, l'action s'engage immédiatement et se poursuit avec une rapidité telle, que le lecteur se sent malgré lui entraîné dans un tourbillon de scènes tellement émouvantes que, de la première à la dernière page, il se croirait sur le théâtre même de ce drame sanglant. Pour donner une faible idée de l'intérêt que peut inspirer la lecture de LA FIANCÉE DU FORÇAT (tel est le titre de ce nouveau feuilleton), qu'il nous suffise de dire que ce drame poignant se passe à Paris, au temps de la Commune.

Au reste, nous sommes certains que toute personne qui lira le premier numéro verra, au prix même d'énormes sacrifices, se procurer les suivants.

LA CORBEILLE DE NOCES

—... Voilà tout ce que j'ai à te dire, ma chère sœur... Tout ?
 — Je crois pourtant que non. Aujourd'hui que te voilà mariée, il est des choses que je puis te dire, et que tu peux entendre... que tu peux même répéter. Si donc tu trouves l'occasion de laisser comprendre à Mlle Guillot, ton amie de pension, que la grâce m'a touché — j'entends celle dont les bienveillantes fées t'ont pourvue, — ne crains pas d'être indiscret. Je te donne carte blanche, et souscris d'avance à tout ce que tu écriras dessus... quand bien même ta mignonne main y tracerait le fatidique et le terrible mot de " mariage ! "

— Est-ce bien moi qui parle ?... Je viens de me pincer fortement le bras, et je puis t'assurer que oui.

— Si tu en doutes, joue-moi un bon tour. Prends-moi au mot. Tu verras bien si je sais faire contre fortune bon cœur, et si, à défaut de ma conviction, tu peux compter sur ma philosophie.

— Ton frère qui t'aime,

" JACQUES D'HERBAULT. "

Au moment où Jacques fermait sa lettre, son valet de chambre entra, et lui tendit sur le plateau une carte de visite.

—Valentin ? fit Jacques après avoir lu le nom. Qu'est-ce que c'est que ça ?

—Dois-je faire entrer ? interrogea le domestique.

—Oui, fais entrer tout de même !

Une demi-minute après, un gentleman d'une cinquantaine d'années, d'aspect respectable et correct, l'air d'un ancien notaire, entra dans le fumoir de Jacques. Les deux hommes se saluèrent.

rent. Le maître de céans regardait attentivement son visiteur, comme s'il cherchait à retrouver ses traits dans sa mémoire... Tout à coup il éclata de rire.

—Eh, mais, Dieu me pardonne, c'est ce bon M. Valentin !

—Lui même.

—Vous savez, si je dis : bon, — c'est une façon de parler, car vous m'avez diablement écorché, dans le temps, c'est une justice à vous rendre !

—Je ne me la rends pas.

—C'est pure modestie. Car enfin, quand on prête de l'argent à quarante pour cent...

—On peut se vanter d'être le plus débonnaire des banquiers.

—Fichtre ! Alors, à votre goût, où commence l'usure ?

—Nulle part. L'usure est vain mot. L'argent est une marchandise comme une autre. Son prix varie suivant les besoins de celui qui l'achète. C'est la loi du commerce, cela. Citez moi un négociant intelligent qui ne soit pas, à sa façon, ce que vous nommez un usurier ! Je vous en défie.

—Dites-donc, monsieur Valentin, savez-vous que vous êtes un économiste original ? Et puis-je savoir ?...

—Ce qui m'amène ?... Voici. Vous êtes ruiné, n'est-ce pas ?

—Dame, vous êtes payé pour le savoir ! Viendriez-vous m'offrir de l'argent ?

—Non. Je suis retiré des affaires...

—Ah ! ah ! vous êtes retiré des affaires ?... Depuis quand ?

—Depuis quatre ans environ.

—C'est donc cela qu'on ne vous voyait plus !... Vous nous avez manqué, parole d'honneur..., un peu comme l'absinthe à l'ivrogne.

—Vous me flattez.

—Mais venons au fait. Que venez-vous m'offrir ?

—Un mariage.

—Trop tard, la place est prise !

—Pas encore, puisque vous n'êtes pas marié. Laissez-moi donc vous parler, et vous convaincre.

—Vous avez une belle commission ?

—Pas un sou. Foi d'honnête homme ! Or, écoutez, je vous prie. La jeune personne est jolie, riche, bien élevée et, par-dessus le marché, folle de vous.

—Elle me connaît donc ?

—Et vous la connaissez. C'est une amie de votre sœur. Leur amitié est ancienne. Elle date du couvent. Vous l'avez vue, il n'y a pas plus d'un mois, au mariage de Mlle d'Herbault.

—Mais c'est de Mlle Guillot dont vous me parlez là ?...

—Elle-même.

—Ah ça, je vous confesse, mon maître, que je commence à n'y rien comprendre. A quel titre venez-vous me proposer la main de Mlle Guillot ? De qui tenez-vous ce mandat ?

—De moi. Je suis son père.

—Vous ? Valentin ?... Voyons, c'est une plaisanterie !

—C'est la pure vérité. Je m'appelle réellement Guillot. Valentin n'est que mon prénom. J'en ai fait mon nom pour des raisons... des raisons à moi, dont je suis le seul juge. Au surplus, peu importe. Je ne suis ni un assassin, ni un voleur. Vous pouvez consulter mon casier judiciaire : il est vierge. J'ai travaillé toute ma vie, à ma façon. Comment ? Vous le savez. Garçon de jeux, croupier, chef de partie, agent de courses, pré-

teur sur gages, escompteur de billets, frioteur de bourse, usurier même, si le mot vous plaît — moi, les mots me glissent sur l'épiderme — j'ai fait tous les métiers, tous ceux qui rapportent de l'argent, vite, très vite, et enrichissent leur homme d'autant plus promptement qu'il les exerce avec moins de scrupules. Quant à la plus petite anicroche, au plus petit démêlé avec la justice, néant. Ma réputation de probité est intacte. J'ai fait faire des milliers de protêts, et n'en ai jamais eu un. Voilà mon existence, la lutte à laquelle je me suis acharné quinze ans. Pourquoi ? Parce que j'avais une fille.

—Quand on a une fille, à moins d'être un sans-cœur, un homme de rien, on se dit : Je veux que cette petite-là soit heureuse, — et comme il n'y a aujourd'hui que l'argent pour assurer le bonheur, on ajoute : pour qu'elle soit heureuse, il faut qu'elle lui gagne beaucoup d'argent.

—C'est ce que je me suis dit pour ma Louise, et c'est ce que j'ai fait. Sa mère était morte quand elle avait deux ans. Je l'ai fait élever à la campagne, chez des fermiers. Quand elle a été assez grande, j'ai mise au couvent, oh ! dans le meilleur que j'ai pu trouver, ce qu'il y a de mieux à Paris et à trente lieues à la ronde.

—Je ne regardais pas à l'argent, je vous jure ! Tout ce qui peut faire une jeune fille accouplée, distinguée et parfaite, elle l'a eu : la meilleure éducation et les meilleurs maîtres. Que vous dirai-je encore ? Elle est ce que vous la connaissez : simplement adorable ! Qu'elle se marie demain, je mettrai un million dans sa corbeille. Un parti superbe, comme vous voyez.

—Elle aurait pu faire un mariage magnifique. Mais il est dit que l'idéal ne sera jamais de ce monde. Ma fille était sans défaut : elle en a pris un. Elle s'est avisée de vous aimer, vous, gentilhomme sans fortune, puisque vous avez mangé votre héritage ; sans avenir, puisque vous avez aucune carrière devant vous. J'ai essayé la résistance, je ne vous le cache pas.

—Inutile. Si elle ne vous épouse pas, dit-elle, elle rentrera au couvent, pour tout de bon. Autant me menacer de mourir. Et c'est pourquoi vous me voyez aujourd'hui chez vous, ridicule comme un père de comédie, sollicitant la faveur de jouer, dans la vie réelle, dans votre vie, les Poirier ou les Moriceau !

Jacques avait écouté cette tirade sans l'interrompre, les sourcils légèrement froncés, comme sous l'empire d'un sentiment pénible. Il resta un moment silencieux.

—Vous n'avez oublié qu'une chose, monsieur, dit-il enfin, c'est de vous demander si j'étais, moi, disposé à jouer les de Presle ou les Septmonts. Je refuse.

—Vous refusez ? s'écria le Valentin, d'un air consterné. Mais alors, qu'est-ce que vous voulez que je devienne !...

—Vous me permettez, reprit Jacques, de m'en soucier médiocrement. Le seul regret que je pourrais avoir, ce serait de compromettre le bonheur de Mlle Louise, votre fille. Mais je serais le plus sottement présomptueux des hommes, si je m'imaginai qu'elle ne se consolera jamais de mon refus.

—Mais je vous jure qu'elle est assez folle, elle, pour en vouloir mourir !

—Surveillez-la, monsieur, et payez lui un bon voyage pour la distraire. N'avez-vous pas dans votre main la puissance souveraine et suprême : l'argent ?

—Mais pourquoi ce refus ?

—Vous ne comprenez pas ? Il faut donc que je tâche de vous faire comprendre. Votre fille est charmante, je l'avoue, et, tenez, au moment où vous êtes entré je venais d'écrire à ma sœur,

son amie, que j'étais bien près de l'aimer... Et qui sait ? Maintenant encore, sachant ce que je sais, je pourrais l'aimer encore, et lui pardonner de vous avoir pour père, accident qui n'est pas sa faute, après tout !

— Mais sa pureté a une tache, sa virginité a une souillure : l'argent qu'elle doit tenir de vous ! Voulez-vous la déshériter, la faire pauvre ? Vous le voudriez que vous ne le pourriez pas. Pour la priver brusquement de cette fortune, dont elle a l'habitude, qu'elle croit légitime, il faudrait lui expliquer que la source en est immonde, vous déshonorer à ses yeux, vous, son père. Est-ce possible ? Non.

— Donc, cette rédemption, la pauvreté, lui échappe. Elle est condamnée à la richesse, c'est à dire à l'infamie. Car votre argent est infâme, mon brave homme, et ce qui me surprend, c'est que vous ne paraissiez pas vous en douter. Ce n'est pourtant pas l'expérience de la vie qui vous manque. Mais l'égoïsme et l'avarice sont d'étranges lunettes, qui déforment les idées et les choses au point de les rendre méconnaissables.

— Donc, vous pensez avoir fait votre devoir de père, et vous triomphez, voulant marier votre fille, de pouvoir jeter un million dans sa corbeille de noces ?... Et l'idée ne vous vient pas de vous demander de quoi il est fait, ce million ? Vous ne sentez pas que de ces liasses de billets se dégage une écœurante odeur, l'odeur de tous les vices que vous avez exploités pour les gagner, depuis celle des tripots dont vous avez ratisé les tables crasseuses, jusqu'à celle des boudoirs de filles dont vous avez racheté à vil prix les divans fatigués ? Vous ne retrouvez pas sur ces épaves de tant de fortunes brisées la marque des drames qui ont achevé ces désastres, et vous ne voyez pas que le papier bleu de vos banknotes est étoilé de taches de sang ?...

— Tenez, brisons là, je vous prie ? Tâchez que votre aimable fille, que je plains de tout mon cœur, ignore toujours le motif de mon refus, et, puisqu'il lui faudra quelque jour un mari, avisez à trouver pour elle le fils de quelque bookmaker en retraite qui, à votre exemple, aura voulu faire couche d'honnêtes gens !

* * *

Quand la porte se fut refermée sur maître Valentin, Jacques d'Herbault regarda la lettre qui était restée sur sa table. Puis il la prit, et, lentement, la déchira en vingt morceaux.

— Pauvre fille ! dit-il avec un soupir. Est-ce la faute du lis si le hasard veut que ses racines plongent dans la fange ?

Quand le prince de Joinville revint, vers 1840, d'un voyage autour du monde, il apporta divers présents à sa famille et à ses amis. La princesse Marie, qui avait le goût délicat d'une artiste, était impatiente de connaître sa part des choses exotiques rapportées par le prince.

— Ma chère sœur, je vous apporte un costume de princesse océanienne.

La princesse Marie fut enchantée par avance. Elle promit bien haut de mettre ce costume au premier bal travesti. — Promesse imprudente. Le prince tira d'une boîte un collier et deux bracelets de coquillages.

— Voilà déjà qui est charmant, dit la princesse Marie ; et le reste ?

— Le reste ?

— Le reste du costume que vous m'avez promis.

— Ce costume, vous l'avez tout entier sous les yeux.

La princesse Marie renonça à l'idée de s'habiller en chef Mahorie.

PRIMES !

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC !

C'est le 3 Juillet dernier que nous avons commencé la publication d'un nouveau roman encore inconnu en Canada, et qui surpasse de beaucoup tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour, tant sous le rapport de l'intérêt qu'il inspire au lecteur que par la richesse de son style. C'est un chef-d'œuvre du plus grand mérite.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, le journal pendant un mois à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

DE PLUS, à toute personne qui paiera un an d'abonnement (UNE PIASTRE), nous adresserons la collection complète d'une année de notre journal, à son choix, dont elle peut voir le contenu, année par année, plus loin.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de deux années d'abonnement (DEUX PIASTRES), nous enverrons la collection de trois années complètes de notre journal, tel que plus haut décrit.

Enfin, aux personnes qui nous feront parvenir le prix de trois années d'abonnement (TROIS PIASTRES), nous enverrons la collection complète de notre journal, moins, cependant, la première année, qui est épuisée.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 au 1^{er} Juillet 1884, soit trois ans et demi, et le journal pendant trois autres années.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de six mois d'abonnement (50 CENTS), nous enverrons le journal pendant six mois et, en plus, une collection de notre journal contenant une histoire complète.

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de cette histoire.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

Première ANNÉE, 1880 — Epuisée.

Deuxième ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

Troisième ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'empoisonneur (suite et fin), La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

Quatrième ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

Cinquième ANNÉE (1884) — jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière (suite et fin)*.

MORNEAU & CIE, Éditeurs,

Boîte 1936.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)